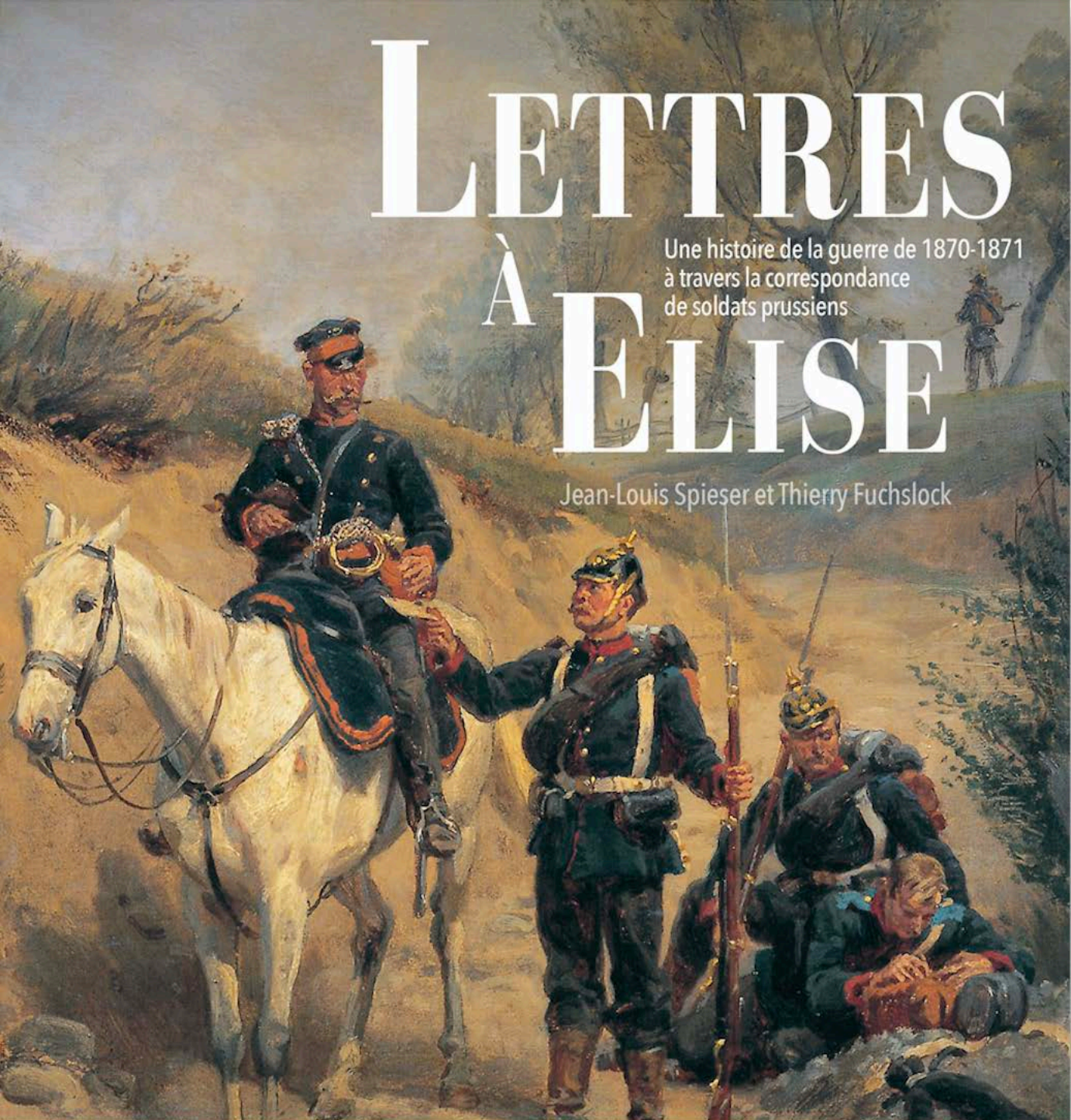


# LETTRES

Une histoire de la guerre de 1870-1871  
à travers la correspondance  
de soldats prussiens

# À ELISE

Jean-Louis Spieser et Thierry Fuchslock



**LA GUERRE DE 1870 COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LUE,  
RACONTÉE PAR LES SOLDATS PRUSSIENS**



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLIAC

Les auteurs et l'éditeur tiennent à remercier les bibliothèques qui nous ont autorisés à reproduire ces lettres :

*Universitäts- und Landesbibliothek de Bonn*

*Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt de Halle an der Saale*

Sans leur travail de conservation, un tel livre n'aurait évidemment pu voir le jour.  
Et les témoignages de ces hommes auraient disparu...

Tableau de couverture : *Feldpost* d'Emil Hüntten, peint vers 1872, *Museum für Kommunikation* de Francfort.

Coordination éditoriale : Mélanie Lemaire

Rewriting-Relecture : Pierre de Taillac

Correction : Claire Lecourt, Mélanie Lemaire, Yves Serruys

Couverture : Valentine Asseman

Maquette : Angélique Romain

ISBN : 978-2-36445-156-8

Imprimé en France par Présence Graphique

© Éditions Pierre de Taillac, Paris, 2020

Dépôt légal : janvier 2020

Éditions Pierre de Taillac

74, rue du Rocher • 75008 Paris

[www.editionspierredetaillac.com](http://www.editionspierredetaillac.com)

JEAN-LOUIS SPIESER  
THIERRY FUCHSLOCK

## LETTRES À ELISE

Une histoire de la guerre de 1870 à travers  
la correspondance de soldats prussiens



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC



Prochenweg 24. 8. 70

Mein lieber Hilde!

Hovest, minnen freylifan Dank für den Brief  
 und die Übermittlung, welche Du mir dachst  
 Bescheid hast, daß Du am 19. d. am Kaiserpost  
 in Bonn einen Postbrief. Obgleich ich nicht  
 daß Du doch eine Antwort, falls die Kaiserpost,  
 daß ich auch hier nicht möglich zu sein, so  
 so wird es sein, daß, als ich dann nicht möglich  
 so sendest zu Hilde, daß es mir sehr nicht  
 möglich war in dem französischen Briefen.  
 Was für Kummer das meine Liebe? Und das hier  
 ich nicht, welche sind nicht möglich mit mir  
 was ich nicht hat irgendwas zu erreichen.  
 Wenn ich es nicht erreichen, mich allein, was  
 was möglich mit Geduld zu unterstützen, so  
 nicht ich für ganz sicher gegen das Gefühl, das  
 mich nicht, gemindert haben. Das ist die  
 Gatt, daß ich die, wenn ich nicht auf einen Augen  
 nicht, gefesse in der die fand die ich habe  
 in, was ich nicht, was ich nicht möglich  
 in der Hildegen nicht, was ich nicht in der lieben  
 Jahre nicht irgendwas Kraft nicht in mich in Geduld  
 ganz in dem Hilde nicht. In Hildegen nicht.

## A. EN ROUTE VERS LA FRANCE!

### *L'entrée en guerre et l'acheminement des troupes allemandes*

Lorsqu'il devient ministre-président du royaume de Prusse, le 22 septembre 1862, Otto von Bismarck engage son pays et son souverain Guillaume I<sup>er</sup> sur la voie de l'unification d'une Allemagne depuis longtemps divisée. Sa stratégie est présentée lors d'un discours à la tonalité guerrière que l'histoire retiendra sous le nom du discours du fer et du sang (*Eisen und Blut*).

Les événements s'enchaînent rapidement. En 1864, la Prusse vainc le Danemark. Deux ans plus tard, le 3 juillet 1866, lors de la bataille de Sadowa, elle défait son ancienne alliée l'Autriche. Tout le nord de l'Allemagne se trouve désormais unifié autour de la Prusse qui apparaît, à l'échelle européenne, comme une puissance en expansion. Seuls les États du sud de l'Allemagne gardent provisoirement une certaine indépendance.

La France de Napoléon III s'inquiète particulièrement de cette situation géopolitique nouvelle qui remet en question l'équilibre des forces en Europe. La tension atteint son paroxysme lorsque la couronne d'Espagne est proposée à un cousin de Guillaume I<sup>er</sup>. La France, craignant l'encerclement, fait pression sur la Prusse pour qu'elle renonce à ce projet. La guerre semble inévitable. Bismarck voit dans un conflit militaire contre la France le moyen d'achever l'unité allemande en rassemblant le nord et le sud de l'Allemagne. Il saisit l'occasion de la rencontre entre l'ambassadeur de France et le roi de Prusse à Ems le 13 juillet 1870 pour diffuser une dépêche attisant les susceptibilités allemandes et françaises.

La France tombe dans le piège tendu par Bismarck et déclare la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. Elle apparaît de ce fait comme l'agresseur. En réalité, c'est une guerre contre l'Allemagne qui s'engage, car les États allemands sont tous liés à la Prusse par des alliances défensives. C'est avec enthousiasme que les Allemands, emprunts d'un sentiment d'unité nationale, s'engagent dans cette guerre contre l'« ennemi héréditaire ».

Au début du conflit, la Prusse et ses alliés d'Allemagne du Sud mobilisent près de 520 000 hommes qu'un dense réseau de chemin de fer permet d'acheminer avec efficacité et rapidité vers le front. La France, de son côté, dispose d'une armée de métier composée de 260 000 hommes effectivement mobilisables.



Lettre A1 – Ludwig Roth à ses sœurs

**La désinvolture française**

« La France n'a encore jamais été opposée pendant une guerre à un ennemi tel que l'Allemagne actuelle sous direction prussienne. »

Castel près de Mayence, le 15 juillet 1870.

[...] Comme vous l'aurez probablement déjà entendu, il y aura prochainement (peut-être même dans quelques jours) une guerre entre nous et la France. Ne prenez pas la chose trop à cœur. Soyez fières d'avoir un frère qui part se battre avec enthousiasme contre l'ennemi héréditaire de l'Allemagne, contre la nation qui semble s'être donné comme devoir de fouler au pied le sentiment national allemand et le sens de l'honneur allemand. Une fois encore, la guerre, au-devant de laquelle nous allons, a été provoquée avec une désinvolture inouïe par la France. Le même empereur qui, il y a peu encore, déclarait : « L'histoire des guerres, c'est l'histoire de la civilisation », est devenu si faible qu'il laisse ses ministres provoquer une guerre sanglante, sans qu'il y ait de raison sérieuse à cela. Jusque-là, la Prusse a géré l'affaire avec un calme admirable et n'acceptera la guerre qui arrive de manière si scandaleuse uniquement si on l'y contraint. Mais si effectivement nous arrivons à une telle extrémité, la France (ou bien plutôt les centaines de braillards parisiens) s'est trompée dans ses calculs. La France n'a encore jamais été opposée pendant une guerre à un ennemi tel que l'Allemagne actuelle sous direction prussienne. Espérons que l'affaire sera rondement menée et que l'arrogante France sera remise à sa place pour qu'à l'avenir lui passe l'envie de troubler la paix. [...]

---§---

Lettre A2 – Otto von Eyern à son père

**La dépêche d'Ems**

« L'effronterie de ce qu'exige l'ambassadeur français a suscité une indignation unanime [...]. »

Barmen, le 15 juillet 1870.

[...] Ici aussi, l'effronterie de ce qu'exige l'ambassadeur français a suscité une indignation unanime mais l'énergie et la dignité de la réaction du roi ont fait prendre conscience à chacun que la France avait à présent poussé l'affaire assez loin et que

le moindre écart supplémentaire ne saurait avoir d'autre conséquence qu'une déclaration de guerre. Les armements importants que possède la France prouvent bien qu'elle veut la guerre car autrement un tel effort militaire aurait été complètement inapproprié pour répondre au comportement paisible adopté jusque-là par la Prusse. Eh bien, quoi qu'il arrive, il peut y avoir une guerre comme de 1813 à 1815 à laquelle participera tout homme capable de porter un fusil, auquel cas je n'aurai pas peur d'y aller, même s'il ne faut pas oser en attendre une issue aussi rapide qu'en 1866. Dans une édition spéciale, l'*Elberfelder Zeitung* relate : « Paris, 14 juillet 5 heures 5 minutes. Depuis aujourd'hui la situation est devenue extraordinairement critique. La paix ne peut plus être sauvée que par une intervention qui tiendrait du prodige. La bourse signale une baisse des cours quasi inédite. *Bergisch-Märkische* : valeur faciale, *Darmstädter* 110, *Köln-Mindener* 112. » [...]

---§---

Lettre A3 – Anton Birker à sa mère et à ses frères

**Une lettre d'adieux**

« Il va se passer des choses terribles [...]. »

Trèves, le 15 juillet 1870.

Je me dépêche de prendre la plume pour vous informer que cette nuit nous partons. Chers frères, nous avons pris 80 cartouches par homme et maintenant en avant pour la France ! J'ai les larmes aux yeux en vous écrivant cette lettre quand je pense à vous mes frères et ma mère, car qui sait si nous nous reverrons un jour ? Espérons que ce ne sera pas le cas [*sic*]. Il va se passer des choses terribles mais je garde quand même un bon moral et je partirai, comme je l'ai juré cet après-midi *vür* [*sic*] *König und Vaterland*<sup>4</sup>. Je vous envoie ma caisse. Elle contient mon pantalon, ma casquette et la montre. Chers frères, à Trèves on a déjà rappelé toute la réserve. Je n'ai rien d'autre à vous écrire de plus, sinon que les hussards sont partis cet après-midi et que nous partons cette nuit à minuit. Chers frères, envoyez-moi quelque chose car je vais très bien pouvoir m'en servir pendant les marches. Je termine ma lettre en espérant que vous me répondrez vite. [...]

---§---

4. *Für König und Vaterland* : « Pour le roi et la patrie ».



Lettre A4 – Peter Grebel  
**Le rappel des troupes**

« [...] même les officiers n'en savent pas plus que nous. »

Moselweiß, le 24 juillet 1870.

Ma chère Elise,

Les quelques heures que j'ai à ma disposition cet après-midi, je les passe avec des gens de ma famille, que j'ai d'ailleurs tous trouvés en bonne santé. J'utilise aussi ce temps libre pour te faire parvenir quelques nouvelles. Jusqu'ici, mon voyage s'est très bien passé. Avec quelques autres camarades encore de Kessenich, nous l'avons fait en wagon de 2<sup>e</sup> classe mais nous avons été contrariés d'avoir payé un billet à Bonn car aucun contrôleur ne s'est montré pour vérifier les titres de transport et nous aurions très bien pu faire l'économie de cet argent!

Nous sommes arrivés à Coblençe à 8 h ½. Quelle agitation dans les rues! Que des militaires qui arrivaient et qu'on transportait plus loin! Pas moyen de voir devant soi à plus de 10 pas, mais malgré ça, partout, la meilleure humeur qui soit! Nous ne sommes arrivés qu'à 9 heures à l'endroit où on nous avait déjà attendus dès 8 heures et où, là encore, j'ai rencontré beaucoup de vieilles connaissances. En fin d'après-midi, on nous a libérés, mais nous ne savions encore pas du tout ce qu'on voulait faire de nous et, en plus, il fallait de nouveau se présenter à 6 heures pour chercher des bons de logement et recevoir des instructions, ce qui a duré jusque vers 8 heures du soir. On a failli m'acheminer, moi et plusieurs autres, dans des régiments qui se trouvent à Berlin et ils auraient encore fait monter en ligne le vieux gars que je suis<sup>5</sup>. Heureusement que j'ai appris la chose à temps et que j'ai pu aller demander au *Hauptmann* ce qu'il en était. Il m'a alors expliqué qu'aucun de ceux qui avaient été mobilisés en 1861 ne devait monter en ligne, mais que le devraient tous ceux qui avaient été mobilisés à partir de 1862. J'en déduis qu'il est possible que Schmitz de la *Brüdergasse* puisse très bien être rappelé au régiment comme réserviste. À mon avis, le beau-frère des Türk peut encore espérer être renvoyé, dans la mesure où on a déjà rappelé tellement d'hommes dans l'artillerie qu'on ne peut pas tous les utiliser. Il y en a beaucoup qui sont ici depuis quatre ou cinq jours sans cantonnement ni uniforme.

Nous avons dû nous représenter ce matin à 6 heures moins le quart pour toucher nos tenues, ce qui a duré jusqu'après 11 heures. Je me retrouve donc un bleu en tout et je me sens si bien qu'on pourrait croire que je le suis depuis toujours. D'après mes

5. Il a 31 ans.

recherches, je me retrouve tambour et si nous devons en arriver là, je battrai un pas de charge vigoureux contre les Français. Pour le moment nous allons encore rester quelques jours à Coblençe mais il est question que nous soyons déplacés à Hanovre; en fait il n'est pas possible d'affirmer quoi que ce soit avec certitude, car même les officiers n'en savent pas plus que nous. À ce qu'on dit, l'attaque sera lancée cette nuit et Coblençe servirait provisoirement de quartier général au roi; il semblerait que ce dernier soit en ville depuis hier; mais pour ma part, je ne l'ai pas encore vu, pas plus qu'il n'est venu m'annoncer sa venue; je ne peux en conséquence pas te garantir la véracité de l'information. On aurait ramené 11 prisonniers français ce matin à l'*Ehrenbreitstein*<sup>6</sup> qui seront, d'une façon ou d'une autre, suivis de beaucoup d'autres. L'ambiance est excellente chez tout le monde et, dans l'ensemble, on est persuadé que l'affaire va être très ardue mais qu'elle se conclura en notre faveur. Cela dit, quand on est soldat, on ne sait pas du tout ce qui se trame; des troupes arrivent et repartent mais on ne sait pas vers où. Mais on en saura bientôt plus. Ici, dans ma ville natale, un grand monastère est en train d'être aménagé en hôpital militaire, ce qui est très important pour le village, car cela le protégera de beaucoup de maux.

Voilà, tu as quasiment appris tout ce qui s'est passé dans ma vie de soldat jusqu'à aujourd'hui. J'espère pouvoir t'en écrire bientôt davantage. Je vais m'arrêter pour aujourd'hui en te priant de passer un bonjour très amical à ton père, à tes sœurs et à tes beaux-frères qui demanderont de mes nouvelles. Mais salue tout particulièrement de ma part *Herr Türk*, Tonnes, *Frl*<sup>7</sup>. Trautchen, Christinchen, Babetchen<sup>8</sup> *Frl*. Neumann. Mais mes salutations les plus affectueuses vont à toi; j'espère que nous connaîtrons bientôt la joie de nous retrouver.

Ton fidèle Peter qui t'aime de tout son cœur

Mon adresse est : *Tambour P.G. 5<sup>e</sup> Comp. 4<sup>es</sup> Garde Gren. Landwehr Rgt*  
En précisant sur l'enveloppe : *Soldatenbrief Eigene Angelegenheit des Empfängers*<sup>9</sup>.

---§---

6. Forteresse au-dessus du Rhin, en face de Coblençe.  
7. *Herr* : « monsieur », *Frl*, abréviation de *Fräulein* : « mademoiselle ».  
8. Diminutifs affectueux de Gertrude, Christine et Babette.  
9. Courrier militaire personnel.



Lettre A5 – Peter Grebel  
**De cantonnement en cantonnement**

« [...] même les hommes les plus costauds se sont écroulés sur la route sans plus pouvoir continuer. »

Arnum près de Hanovre, le 5 août 1870.

Ma chère Elise,

Aujourd'hui, j'ai un jour de repos et je vais le mettre à profit pour te faire parvenir quelques nouvelles me concernant.

Nous avons quitté Coblenze le 29 juillet et nous avons traversé l'Allemagne en train en descendant le Rhin. Il a bien dû être 3 heures lorsque nous avons dépassé Bonn. Tu peux facilement imaginer les pensées qui se sont emparées de moi à ce moment-là : je t'ai adressé, une fois de plus, un affectueux adieu ainsi qu'à tous ceux qui nous sont proches, puis je me suis abandonné avec confiance à tout ce que Dieu m'enverra dans les prochains temps. Nous sommes arrivés à Düsseldorf vers 7 heures du soir et nous avons cantonné en ville. J'y ai rendu visite à des étudiants que je connaissais de Bonn et j'ai passé une très bonne soirée à m'amuser. Le lendemain matin nous nous sommes de nouveau rassemblés à 5 h ½ et nous sommes repartis de Düsseldorf avec le chemin de fer de la *Bergisch-Märkische Eisenbahn-Gesellschaft*<sup>10</sup>. Déjà à la gare d'Elberfeld les gens avaient commencé de partout à nous tendre toutes sortes de rafraîchissements et il en a été de même dans toutes les gares de quelque importance. Dans ces conditions, l'ennui propre à un voyage de toute une journée avait disparu.

À 5 heures du soir nous sommes arrivés à Rheine, où nous sommes descendus et où nous avons reçu un repas chaud. De belles jeunes dames de la ville ont eu beaucoup de plaisir à servir les hommes de la *Landwehr*. De là, nous avons continué pour arriver vers 8 heures à Osnabrück où le train a marqué un autre arrêt d'un quart d'heure, pendant lequel on nous a offert quantité de rafraîchissements. Après 10 heures du soir, nous sommes enfin arrivés à Bünde, notre destination, et nous y avons cantonné. Pour ce qui me concerne, j'ai été mis chez le percepteur communal et j'y ai été reçu fort amicalement. Mais c'était la dernière fois que nous avons profité du confort.

Le lendemain, un dimanche, nous avons eu notre première journée de marche. Nous avons marché de 5 h ½ du matin à 2 heures de l'après-midi, en pleine chaleur jusqu'à un village au bord de la Weser. Avec 15 autres hommes, j'ai cantonné chez un paysan. Les hommes et le bétail habitaient ensemble sous le même toit et la

10. Société de chemin de fer.

nourriture qu'on nous a présentée ne correspondait pas à ce que réclamaient nos estomacs. Il faut que tu saches, que dans cette région-là, on rencontre des gens qui ont 100 ans de retard sur nous. À 6 heures du soir il a fallu nous allonger dans la grange avec les poules et d'autres animaux encore. Nous avons préféré dresser notre campement à la belle étoile. Nous avons donc établi notre bivouac et nous nous y sommes installés. Le sommeil n'a pas tardé à fermer nos yeux mais malheureusement nous ne devions pas savourer longtemps ce plaisir car nous avons été réveillés peu de temps après par un vigoureux coup de tonnerre et un orage terrible s'est abattu sur nous. Nous avons abandonné notre campement à toute vitesse pour chercher un abri et le calme, et nous avons dormi dans le fenil.

Le lendemain, la marche a continué et nous sommes arrivés dans l'après-midi à Bückeburg, la résidence des princes von Schaumburg-Lippe. Bückeburg est une belle petite ville et les habitants y sont très accueillants. Nous y avons passé une journée et demie parce que le mardi était censé être un jour de repos mais il n'a pas vraiment été question de repos sinon je t'aurais écrit de là-bas déjà. D'abord nous avons dû enterrer un homme de la *Landwehr* de la 4<sup>e</sup> compagnie, mort à la suite d'un coup de chaleur attrapé pendant la marche. Il s'agit, semble-t-il, d'un père de quatre enfants. Après cela, nous avons encore eu plusieurs appels, ce qui fait que la journée a passé très vite. Mais nous avons eu de très bons cantonnements à cet endroit et je doute qu'un jour nous en ayons de meilleurs.

Mercredi matin, nous avons dû leur faire nos adieux et, l'après-midi, après une marche très harassante, nous sommes arrivés au cantonnement de Bad-Nenddorf en Hesse-Cassel. De là, hier, nous avons marché jusqu'ici où nous nous trouvons à côté de Hanovre, à une heure et demie seulement de la ville. Les deux derniers jours ont été les pires journées pour nous ; même les hommes les plus costauds se sont écroulés sur la route sans plus pouvoir continuer. Je suis reconnaissant à Dieu d'être resté en bonne santé malgré tout ça car, moi non plus, je ne suis pas habitué à des fatigues pareilles. Pour le moment nous attendons les ordres et nous pouvons être mis en état d'alerte d'une heure à l'autre. Dans l'ensemble, c'est calme ici. Les gens de par ici ont encore tout à fait la tournure d'esprit propre aux Hanovriens, mais envers nous, ils sont très corrects.

Si, comme je l'espère fort, tu veux me faire bientôt le plaisir d'une lettre, adresse-la à Hanovre, d'où ils nous la feront suivre.

Écris-moi bientôt, s'il te plaît, car j'ai vraiment envie de recevoir une lettre de toi.

Mes plus affectueuses salutations à toi et à toute ta famille, ainsi qu'aux amis et connaissances.

Ton Peter



Tu peux voir mon adresse au dos de l'enveloppe, et il ne manque plus que la mention : *Feld-Post-Brief*<sup>11</sup>.

Salue aussi ma sœur ; je lui écrirai bientôt ; je ne peux pas le faire aujourd'hui car je dois encore terminer une longue lettre pour la maison.

---§---

Lettre A6 – Peter Grebel  
*Dans l'attente de monter au feu*



« Je cantonne chez un bon paysan [...], nous l'accompagnons aux champs [...]. »

Arnum, le 7 août 1870.

Ma chère Elise,

Ce matin, j'ai reçu ta première lettre, en fait celle que tu as écrite le 3. La toute première, je ne l'ai pas encore eue pour le moment ; je pense qu'elle va d'abord parcourir le monde mais finira bien par arriver ici. À Bückeburg déjà, on m'avait dit qu'une lettre pour moi traînait chez le *Feldwebel* mais comme je n'en ai pas reçu, j'avais cru qu'on m'avait fait marcher. J'ai appris plus tard que plusieurs lettres avaient été réexpédiées à Coblenze et je me dis que la mienne a dû faire partie du lot. Malgré ça, ma chérie, je t'aurais écrit plus tôt si cela avait été possible mais j'ai été si occupé tous les jours que j'étais content de pouvoir m'allonger ; même boire et manger étaient devenus des affaires secondaires. Mais, malgré cela, je n'ai pas cessé un seul instant de penser à toi ; j'ai toujours bon moral et même s'il m'arrive d'avoir des idées noires, ce qui n'est pas exclu, je pense aussitôt à la joie de nos retrouvailles, où il me sera donné de te prendre dans mes bras, ce qui a le don de faire qu'à l'instant même je me sente mieux. Combien de temps encore avant que sonne l'heure où nous nous reverrons ? Seul Dieu le sait ! Tous les préparatifs et les mesures prises nous concernant semblent indiquer que, nous aussi, nous monterons au feu. Mais cela ne m'inquiète pas car, pour moi, tout cela relève de la destinée et je me soumetts toujours à la sainte volonté de Dieu.

Il n'y a plus de différence entre les dimanches et les autres jours. C'est dimanche dernier que nous avons eu la marche épuisante et c'est aujourd'hui, encore un dimanche, que le bataillon a eu des exercices poussés sans même parler de l'heure qu'il a fallu pour se rendre sur place et autant pour en revenir. Il y a toute une division de la *Gardelandwehr* qui stationne autour de Hanovre et qui peut recevoir à chaque

11. Lettre de la poste de campagne.

instant l'ordre de marcher en direction du nord ou du sud. Pour le moment ça se passe bien pour moi ici. Je cantonne chez un bon paysan avec un autre camarade encore. Lorsque nous avons le temps de le faire, nous l'accompagnons aux champs sur sa charrette, ce qui plaît beaucoup au paysan et nous procure du changement.

Il ne m'est pas possible de tout te raconter mais, si Dieu veut que nous nous re-voyions, tu apprendras tout en détail.

As-tu reçu ma lettre du 5 de ce mois ? Ne t'inquiète pas s'il arrive que tu n'aies pas de mes nouvelles pendant huit jours, voire davantage ; je t'écris dès que je peux le faire mais les lettres expédiées par la *Feldpost* ne sont pas toujours acheminées tout de suite.

Salue bien chaleureusement toute ta famille de ma part ; porte-toi bien et continue de m'aimer.

Ton Peter [...]

---§---

Lettre A7 – Richard Müller à sa mère  
*Enthousiasme de la population et organisation parfaite de l'acheminement des troupes*

« [...] chaque compagnie avait aussi sa tente et ses propres cuisinières. »

Wiesbaden, le 11 août 1870.

[...] Pendant le trajet de Minden à ici, qui nous a menés par Hamm, Schwerte et Letmathe, nous avons été restaurés à 3 heures du matin par les habitants de cette dernière ville avec une assiette d'un vigoureux bouillon de viande et un bout de bœuf. Tout était bien organisé à un point tel qu'on ne peut pas se l'imaginer. Une adduction d'eau avait été installée avec des auges en-dessous pour se laver, si bien qu'il y avait sans cesse de l'eau fraîche qui arrivait ; chaque compagnie avait aussi sa tente et ses propres cuisinières. On a reçu une gamelle, on se présentait devant un grand seau, on s'y faisait servir de la soupe puis on allait devant un autre où on vous servait de la viande. Le triple *Hurra* que nous avons poussé au moment du départ a fait office de remerciements pour la restauration. [...]

L'enthousiasme est général parmi la population ; partout où nous sommes passés, nous avons été accueillis avec joie, mais messieurs nos officiers nous alourdissent le service en procédant à de trop nombreux appels, ce qui fait que nous ne sommes jamais libres et c'est bien ce qu'ils veulent. Aujourd'hui, par exemple, il y a eu quatre



appels, juste pour que nous ne soyons pas libres d'aller où nous voulions. Comme la place de l'appel se trouve à un quart d'heure de nos cantonnements, ce sont d'incessants allers-retours qui n'ont aucun sens; le seul résultat est que nous sommes fatigués.

Aujourd'hui, un nouveau train de blessés est arrivé, 48 au total, tous légèrement touchés, dont 12 Français, logés dans des maisons particulières. [...]

---§---

Lettre A8 – Peter Grebel (lettre reproduite à la page 16)  
**Scènes déchirantes dans les gares où s'arrête le train  
 qui les transporte à la frontière**



« Les soldats chargés de monter la garde n'ont pas réussi à contenir la foule [...]. »

Roeschwoog, le 21 août 1870.

Ma chère Elise,

Avant toute autre chose, un grand merci pour la consolation et la surprise que tu m'as réservées en m'attendant en gare de Bonn le 19! J'avais beau savoir que, si tu avais eu à temps la nouvelle t'annonçant mon passage, tu serais là, lorsque j'ai pu te voir, j'ai été incroyablement troublé au point de n'être presque pas arrivé à trouver mes mots. Comment expliquer ça, ma chérie? Misérable destin qui ne nous a pas permis de passer ne fût-ce qu'une minute ensemble... Si je ne savais pas me soumettre avec patience à tout ce qui m'arrive, j'aurais maugréé contre le sort qui me poursuit. Malgré cela, je remercie le ciel de t'avoir vue, même un court instant, et d'avoir pu te serrer la main avant de retourner, d'abord un peu abattu, il est vrai, dans le wagon où j'ai cherché à me consoler en reprenant tes chers courriers qui m'ont rapproché de toi en pensée. Nous avons fait ensuite un arrêt d'une demi-heure à Rolandseck; pourquoi n'a-t-il donc pas pu avoir lieu à Bonn? Mais chassons ces pensées et ne nous plaignons pas quand survient quelque chose que nous ne pouvons pas comprendre parce que nous manquons de recul. [...]

À Cologne, le train s'est arrêté sur le pont, ce qui a été l'occasion de voir des scènes déchirantes. Les soldats chargés de monter la garde n'ont pas réussi à contenir la foule considérable et, en un éclair, le pont a été envahi par des gens qui cherchaient un proche. Des jeunes femmes ont mis leurs bras autour du cou de leur homme et ils n'ont pu être séparés qu'avec beaucoup de difficultés et, lorsque le train a repris sa route, on a pu voir couler les larmes sur les joues de plus d'un homme.

Une femme était venue d'Elberfeld à Cologne<sup>12</sup> avec son enfant et cherchait son mari. Elle est venue à moi pour me demander où il se trouvait; je le connaissais de l'époque de mon service, mais je ne l'avais pas revu depuis. Je suis allé à la recherche de renseignements à son sujet et j'ai appris qu'il n'arriverait que quatre heures plus tard parce qu'il appartenait à un autre bataillon. Lorsque j'en ai fait part à la jeune femme, elle s'est mise à trembler au point qu'elle était presque devenue incapable de garder son enfant dans les bras. J'ai rencontré l'homme en question aujourd'hui, et j'ai appris par lui que la pauvre femme n'avait pas réussi à rencontrer son mari, ce qui n'était peut-être pas une mauvaise chose, vu l'état d'énerverment dans lequel elle se trouvait. [...]

À Coblenze l'arrêt a duré 10 minutes; il n'y avait pas moyen de rester plus longtemps car un grand train de blessés était arrivé et un autre était annoncé. À minuit, nous sommes arrivés à Bingerbrück où, pour la première fois, nous avons reçu quelque chose de chaud à manger. Nous avons continué par Mayence, Worms, Ludwigshafen, Mannheim et Karlsruhe jusqu'à Rastatt, où nous sommes arrivés dimanche après-midi à 4 heures. À Mannheim et à Karlsruhe, on nous a servi quantité de vin, de jambon et de cigares. Avant d'arriver à Rastatt, nous avons fait 42 heures de train et il nous a encore fallu marcher pendant deux heures jusqu'à un village à une heure et demie de la frontière, où nous avons cantonné. Ce matin, à 6 heures, nous avons poursuivi notre marche et, à 7 h ½, nous avons traversé le Rhin près de Plittersdorf (pas le village près de Bonn!) et nous sommes arrivés en territoire français. Notre *Major* nous a tenu un discours énergique, dans lequel il a exhorté chacun de nous à se conduire en humain envers la population ennemie. Après une marche de cinq heures nous sommes arrivés ici où nous nous trouvons à sept heures de Strasbourg. Demain, nous continuerons dans cette direction mais je ne sais pas où nous arriverons. Il faut que je m'arrête là car c'est l'heure de l'appel. Je continuerai plus tard<sup>13</sup>.

12. 75 kilomètres séparent les deux villes.

13. La suite se trouve dans la lettre D1, écrite le lendemain, après le passage de la frontière.







puissante citadelle, réputée imprenable, ne mette un coup d'arrêt à l'invasion. C'est donc sans véritable résistance que les Allemands progressent vers l'ouest. Seules les batailles de Mars-la-Tour (ou bataille de Rezonville), le 16 août, et de Saint-Privat, que les Allemands appellent Gravelotte, le 18 août, constituent des sursauts que le commandement français ne saura pas exploiter en renonçant à engager toutes les forces disponibles.

Le 20 août 1870, les Prussiens encerclent Metz où l'armée française est prise au piège. Dès lors, il ne reste à Napoléon III qu'environ 130 000 hommes au camp de Châlons sous le commandement du général Mac Mahon. Ce dernier est chargé d'aller secourir Bazaine à Metz. Arrivées aux environs de Sedan, le 31 août 1870, les troupes françaises sont encerclées et bombardées par l'artillerie allemande qui joue dans cette bataille un rôle décisif. Le 1<sup>er</sup> septembre 1870, Napoléon III capitule. Le lendemain, il se livre aux Allemands avec 100 000 hommes. Le Second Empire s'écroule. Cette victoire sur la France à Sedan sera commémorée dans l'Empire allemand (1871-1918) chaque année, le 2 septembre, sous le nom de *Sedantag* (le jour de Sedan).

Ainsi se termine, pour les Français, la première phase de la guerre, dite période de la guerre impériale. Du côté allemand, l'euphorie est grande après cette victoire contre l'«ennemi héréditaire» (*Erbfeind*). Mais la paix n'est pas à l'ordre du jour car la République, proclamée à Paris le 4 septembre 1870, décide de poursuivre la «Défense nationale».

## SARREBRUCK (2 AOÛT 1870)

Lettre B1 – Fritz Grimm

**Baptême du feu**

« Les Français sont entrés à Sarrebruck, mais ils en ont été chassés hier. »

Ottweiler<sup>14</sup>, le 4 août 1870.

Mes chers,

Pour vous ôter toute crainte, je vous envoie de nouveau quelques lignes. Hier, après vous avoir écrit, nous avons dû prendre nos fusils et monter sur une hauteur. Au bout d'une demi-heure, nous sommes retournés au bivouac. Vers 10 h ½, ça a soudain commencé : « piff paff » ; nous avons couru prendre les fusils et nous avons avancé en direction de Burbach. À peine avons-nous quitté le bivouac que quatre à cinq obus y sont tombés ; une auberge qui se trouvait à proximité du camp a pris feu dès le troisième tir et, peu après, c'est Sarrebruck qui brûlait. Les Français avaient installé une demi-douzaine de batteries sur la place d'armes de Sarrebruck. L'infanterie du 4<sup>e</sup> régiment et la cavalerie du 2<sup>e</sup> régiment étaient positionnées sur les deux rives de la Sarre. Seul notre régiment (le 40<sup>e</sup>) leur faisait face avec, tout au plus, deux sections du 69<sup>e</sup>. Notre 2<sup>e</sup> bataillon a passablement souffert ; dans le nôtre, trois ou quatre hommes seulement sont tombés, pareil dans notre artillerie, qui ne disposait malheureusement que de quatre pièces. Notre compagnie n'a eu à déplorer personne, car l'infanterie ennemie tirait très mal.

Moi-même, j'ai pris la tête d'une patrouille qui s'est rendue jusqu'à Burbach, d'où j'ai eu une vue d'ensemble sans être exposé directement au feu. Ah ! Il fallait entendre les obus fendre l'air en sifflant. Le soir, plusieurs de nos fusiliers sont arrivés avec des bouts d'uniformes français, mais aucun Français n'a été fait prisonnier. On a toutefois arrêté un capitaine français qui avait été vu dans notre camp en civil la veille, ce qui expliquait que notre position ait été connue, mais elle l'était aussi parce que nous avons procédé à des exercices. Les Français sont entrés à Sarrebruck mais ils en ont été chassés hier. Il semblerait que des chasseurs prussiens et bavarois y soient positionnés maintenant. Vous devriez voir les masses humaines qui s'étalent depuis Sarrebruck jusqu'à Sarrelouis, plus que tout un corps d'armée. Il y a ici des troupes des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps d'armée et je ne crains plus à présent que la bataille soit livrée sur la terre allemande. Hier déjà, on nous a retirés de l'avant-garde parce que notre régiment avait déjà été trop sollicité. Ça fait huit jours aujourd'hui que nous sommes dans nos premiers cantonnements. La nuit dernière a été terrible, du

14. Village allemand à une trentaine de kilomètres de la frontière.



fait de la pluie quasi incessante et malgré cela, malgré le champ de pommes de terre qui nous servait de sommier et le havresac d'oreiller, on ne voyait nulle part une mine sombre le matin venu. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de nous mais je pense que nous franchirons la frontière par le Palatinat.

Mais écrivez-moi enfin, vous aussi et portez-vous bien.

Au revoir. Affectueuses salutations et baisers de

votre Fritz.

---§---

Lettre B2 – Albert Hanck  
**Premier affrontement**

« C'est là que les pantalons rouges nous attendaient [...] »

Bivouac près de Forbach, le 8 août 1870.

Chers parents et tous,

Vous devez certainement être curieux de savoir ce qu'il m'est arrivé. Dieu merci, je m'en suis sorti en sauvant ma peau. Vers 11 heures, nous traversons Sarrebruck, nous sommes reçus par des *Hurra*, des cigares, de la bière, du vin, des aliments de toutes sortes. Nous avons chanté, heureux comme des pinsons. Mais à peine avons-nous atteint la sortie de la ville qu'ils nous ont réservé un accueil terrible avec des obus, si bien que nous avons dû nous coucher un quart d'heure dans un fossé, mais ce n'était pas en restant là que nous allions nous en sortir ! Il fallait quitter le fossé et nous éloigner. Nous nous sommes dirigés vers la gauche, nous sommes restés allongés un instant, le *Hauptmann* a jeté un œil par-dessus et nous a dit : « Baissez les têtes ! » et déjà un obus tombait. Nous avons fait un sacré bond. Le premier déjà a atteint deux de nos hommes, dont un *Einjähriger*, un sous-officier ; les plaintes qu'ils se sont mis à pousser étaient si effroyables qu'au bout de très peu de temps nous ne supportions plus de les entendre.

Nous avons continué sur notre gauche en longeant à peu près la ville et, de là, il nous a fallu passer à travers champs et entrer dans la forêt. Nous nous sommes trouvés devant une montagne incroyablement pentue mais, malgré nos estomacs affamés et nos membres fatigués, nous avons réussi à l'escalader et à atteindre par la même occasion la frontière. C'est là que les pantalons rouges nous attendaient ; ils tiraient à une cadence inouïe, mais avec peu de réussite. Nous avons crié des *Hurra* à en avoir la gorge enrouée. Ça nous a beaucoup aidés ! Nous n'avons pas tardé à prendre la forêt, si bien qu'il n'y avait plus d'obstacles entre eux et nous. On voyait

des Français couchés partout. À cet endroit, nous avons encore une fois été attaqués par des obus. Je me trouvais tout près d'un bâtiment en ruine et c'est là que tombaient tous les obus.

Soudain, j'ai remarqué un nombre considérable de Français qui s'approchaient et j'ai attiré l'attention du *Hauptmann* quand tout à coup une fusillade effroyable a commencé et nous a obligés à changer de position. Il fallait voir à quelle allure nous avons dévalé la montagne ! À un moment donné mon casque est resté accroché quelque part mais j'ai tiré dessus aussi fort que j'ai pu comme si j'avais voulu m'arracher la tête du tronc. Nous nous sommes retrouvés dans un endroit dégagé où il est tombé tellement de balles qu'on aurait cru qu'il en pleuvait ! C'est à ce moment que la plupart des nôtres sont tombés car nous n'arrivions plus à courir ; nous étions bien trop épuisés. Je me suis dit que s'il devait en être ainsi, eh bien, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! De nouveaux régiments sont arrivés, mais ils ont dû être repoussés et ils l'ont été si loin qu'ils n'ont pu revenir. Ça a duré jusque tard dans la nuit ; les obus volaient toujours, mais ceux des ennemis ne causaient pas beaucoup de dommages. Nous avons eu des pertes considérables, mais les Français en ont eu significativement bien plus. Notre compagnie a eu, en tout, 29 blessés, huit morts et sept disparus. Le régiment totaliserait 700 morts, blessés et disparus.

Je suis sur le point de manger ma ration de midi : une portion de pommes de terre avec de la sauce au lard, un bout de biscuit français et un peu de vin de ma gourde. Le vin coûte ici de 8 à 10 *Sgr*<sup>15</sup> la bouteille. Les champs étaient jonchés de tas d'uniformes français. Il fallait enterrer les cadavres. Un nombre incalculable de chevaux étaient étendus dans les champs. Un grand nombre de maisons sont en ruine ; les Français se livrent au pillage dès que l'occasion se présente. À présent, ils ont beaucoup reculé ; on dit qu'ils se replient sur Metz ; il y aura donc là-bas une nouvelle confrontation. [...]

Votre fils qui vous aime, vous salue et vous embrasse.

Albert Hanck

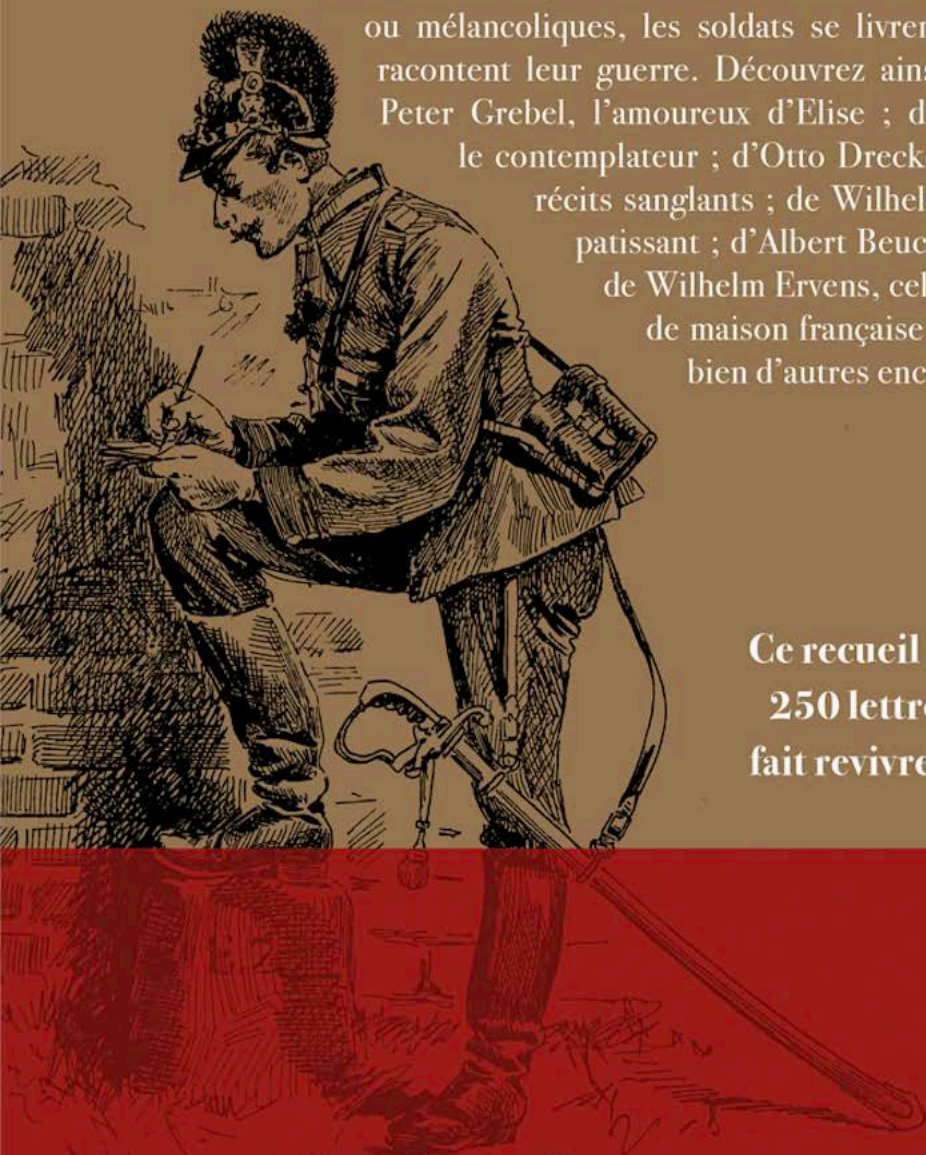
---§---

15. *Silbergroschen* : monnaie prussienne.



**G**âce à près de 250 lettres inédites, découvrez pour la première fois la guerre de 1870 à travers le regard de soldats prussiens : de l'entrée en guerre au rapatriement des troupes en Allemagne, en passant par les premières batailles en Alsace et Lorraine, les combats contre l'armée de la Loire, le siège de Paris, ou encore la Commune, plongez dans le quotidien de ces hommes.

Dans ces lettres, tantôt émouvantes ou drôles, tantôt sinistres ou mélancoliques, les soldats se livrent avec sincérité et racontent leur guerre. Découvrez ainsi les péripéties de Peter Grebel, l'amoureux d'Elise ; d'Anton Kirchhofer, le contemplateur ; d'Otto Drecker, le narrateur aux récits sanglants ; de Wilhelm Overath, le compatissant ; d'Albert Beucker, le revanchard ; de Wilhelm Ervens, celui dont la maîtresse de maison française pleure le départ, et bien d'autres encore !



**Ce recueil unique de près de  
250 lettres passionnantes  
fait revivre ce conflit oublié.**

24,90 €

